Sujet de dissertation :
Henri Maldiney, « Le vide comme ressource de l'oeuvre », *in Art et thérapie*, 1994 : **« Celui qui ne s'abîme pas au rien n'est pas créateur. Un soi qui se sait d'avance, c'est un personnage, ce n'est pas une personne. Le vide est le lien du ressourcement de l'œuvre. »**

Quelques remarques d'analyse :

Thème : le vide (cf. le titre + « rien » + « vide » dernière phrase) donc opposé au plein (= « un soi qui se sait d'avance » ?).

Thèse : nécessité du « vide », du « rien » pour créer (« créateur ») ; paradoxe : le vide = ressource, mieux encore « ressourcement de l'oeuvre », donc indispensable à la fois à l'inspiration, à l'élaboration et à la confection pour faire du nouveau, pour « faire oeuvre ». Il faut « s'abîmer » : plonger dans une béance, dans un creux, dans un espace sans fond pour devenir poète, artiste, « créateur ». Seule une disponibilité parfaite à ce qui peut y advenir (mais quoi ?), sans savoir, sans préjugé, peut donner une voix, celle d'une personne, d'un actant humain qui retourne l'absence du vide ou plutôt la comble en présence, une présence créatrice. L'oeuvre s'inspirera de ce « rien », mieux encore pourra même en surgir, « telle Minerve du crâne de Jupiter » (pour paraphraser Valery, mais encore faudrait-il alors admettre que la tête du dieu était « vide »!).

Problématisation : cette sentence qui suit une cadence majeure participant de son éloquence ou du moins de son assurance énonciative, signifie-t-elle donc qu'il faut faire totalement abstraction d'une culture commune, d'une expérience personnelle, d'une biographie, d'une intention, autre que celle de l'abandon au « rien » pour créer ? Une telle entreprise de *tabula rasa* peut-elle véritablement mener à la conception et à la réalisation d'une création, d'une oeuvre quelle qu'elle soit ? Ne sommes-nous pas en présence d'un commandement trop restrictif et à coup sûr, moderne, voire moderniste, qui cherche à s'affranchir de tout ce qui est, a été, pour vraiment « créer », c'est-à-dire dégager une voix- voie et une forme nouvelles ?

Questions (au choix bien sûr) : faut-il vraiment tout oublier pour sombrer dans une viduité certes peut-être fertile, mais ô combien risquée ? Le rien, le vide ne risquent-ils pas de déboucher non pas pas sur la vie d'une personne et d'une oeuvre, mais au contraire sur la passivité, voire la mort ? De quoi l'artiste doit-il se débarrasser, « se vider » pour mieux s'emplir, devenir «une personne » , et non pas personne, et en quoi le vide peut-il le féconder et l'aider à donner naissance à ce qui fera œuvre ?

Proposition de plan :

I- Accéder au vide, au rien, expirer totalement pour mieux inspirer et créer :

Platon: le rhapsode selon Socrate est « vide » ; il n'est que le haut-parleur de la muse qui elle-même est inspirée par le dieu (Apollon?)
Zola : Claude ne sait pas faire le vide ; il s'emplit de visions, il n'arrête jamais de faire et de refaire et gâche son génie et ses œuvres qui sont meilleures à l'état d'esquisses.
Woolf : elle aspire au « vide » qui prend la forme de l'isolement, d'une indépendance spatiale, financière, d'une indifférence aux préjugés, trop souvent refusés aux femmes et qui les ont empêchées de créer.

II- « S'abîmer au rien » : est-ce vraiment possible, souhaitable ?

Non, on peut être un artiste novateur sans forcément avoir bu l'eau du Léthé (ni s'y noyer!)
Platon : **il n'y pas « rien »** : il y a les dieux, les muses, Homère, les concours, les modèles littéraires

et les r*ealia* empruntés au monde sensible qui empêchent « le vide » qui n'est pas l'enjeu philosophique essentiel : la justice, la vérité, ce sont des idéaux, extrêmement difficiles à atteindre, certes, mais ce n'est pas du « vide » ! D'ailleurs c'est là que la comédie, la tragédie et la poésie imitative se fourvoient en privilégiant des représentations fausses et en flattant les parties basses de l'âme.
Zola : le problème de Sandoz (Zola) : être né « au confluent de Balzac et Hugo » , des références qu'on ne peut ignorer si on veut faire du nouveau. Et il y a la permanence de la langue, matière première et bien commun qui ne saurait souffrir « vide » et oubli. Lantier lui-même cherche à créer contre, à créer du nouveau en opposition à une tradition : l'oeuvre naît donc plus en réaction qu'elle ne se ressource dans le vide.
Woolf : Son parcours de l'histoire de la littérature féminine anglaise nourrit ses interrogations et sa réflexion ; le monde qui l'entoure et qu'elle observe dans le passé et le présent fournissent la matière même de sa pensée et de son écriture qui suivent d'ailleurs ses pérégrinations dans Londres.

III- Quel « vide » pour quel plein ? Comment rester disponible à ce qui peut advenir ?

La sentence de Maldiney reste une énigme et ne résout pas le mystère de la création, dont les arcanes s'avèrent plus complexes qu'une simple plongée totale dans le « vide » ou le « rien ».
Platon : le génie du grand Homère est indéniable et éternelle ; certes les poètes et les artistes (sauf les architectes) sont congédiés de la cité idéale, mais une autre voie poétique est cependant acceptable et possible : les hymnes, les dithyrambes, la poésie épidictique qui saura faire l'éloge des dieux et des grands hommes dont il s'agit de commémorer et de célébrer les vertus.
Zola : Claude était lui aussi un génie, mais « **un génie incomplet** » qui n'a pas su s'arrêter, qui a sombré dans une passion de l'absolu qui l'a mené non pas à l'oeuvre définitive, mais au « **rien** » (« il ne reste rien » disent Sandoz et Bongrand au cimetière), à la mort. Certes il savait « voir » et s'emplir de ses « visions », mais il n'a pas pu, pas su comment les retranscrire pleinement. En outre le « vide » d'une reconnaissance du public a amplifié sa folie désespérée.
Woolf : c'est justement **« une personne »**, une autrice pleine et entière qu'il s'agit de devenir ; les femmes ne doivent plus être de simples personnages littéraires ou sociaux ; c'est pourquoi elle trouve sa voix et sa voie en traitant, à sa manière et en nous montrant comme elle le fait, un sujet d'exposé général qui lui donne l'occasion de composer un ouvrage doté d'un charme hétéroclite qui lui est propre.
Ce dont il s'agit toujours, c'est de tenir compte du passé, des autres, mais aussi de rester ouvert à ce qui peut advenir de soi, par intention, par surprise, sans se laisser submerger par la culture, par toutes sortes d'influences et par ses propres fantasmes ou délires … **Le principe de l'innutrition**, cher aux Humanistes, nous semble être la meilleure réponse à Henri Maldiney.